

# D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

## NUMÉRO SPÉCIAL TSIKANES

De la persécution à l'extermination des Tsiganes, page 2

Des mots et des tableaux, page 3

Le mot « Shoah », page 5

Zakhor : l'urgence de la trace, page 6

Musique et Shoah, page 6

Le camp de Saliers, page 7

La pierre de Siegfried Fiskus, page 8

Le point Godwin, page 10

Célébration du 20 Janvier 2022 au lycée Notre Dame de Sion Evry : Inauguration de l'allée des Justes, page 11

Conseil filmographique : *Les leçons Persanes* (2021), page 13

### Conseil littéraire : *La plus précieuse des marchandises*, Jean-Claude Grumberg (2019)

Mes collègues documentalistes connaissent notre projet du Train de la Mémoire et préparent des ouvrages pour que les élèves puissent les emprunter, au détour d'une conversation, elles me demandent : « as-tu déjà lu *La plus précieuse des marchandises* ? » Leur répondant non, me voilà repartie avec cet ouvrage dont la quatrième de couverture annonce :

« Il était une fois, dans un grand bois, une pauvre bûcheronne et un pauvre bûcheron. Non non non non, rassurez-vous, ce n'est pas Le Petit Poucet ! Pas du tout.

Moi-même, tout comme vous, je déteste cette histoire ridicule. Où et quand a-t-on vu des parents abandonner leurs enfants faute de pouvoir les nourrir ? Allons... Dans ce grand bois donc, régnaient grande faim et grand froid. Surtout en hiver. En été une chaleur accablante s'abattait sur ce bois et chassait le grand froid. La faim, elle, par contre, était constante, surtout en ces temps où sévissait, autour de ce bois, la guerre mondiale. La guerre mondiale, oui oui oui oui oui ».

Ce petit ouvrage de 102 pages m'a étonnée, interpellée, happée... Je l'ai lu en une heure environ... Prenant la forme d'un conte, il dit tout de l'impensable avec une écriture inhabituelle pour des récits portant sur la guerre et sur la déportation. En quelques pages, il explique la difficulté de l'occupation, la propagande antisémite, la déportation et l'extermination, le passage d'un occupant (nazi) à un autre (soviétique) dans l'Europe de l'est...

Je conseille cette lecture rapide à des personnes connaissant déjà le sujet et pouvant comprendre toutes les métaphores et les sous-entendus que ce conte contient.



**JEAN-CLAUDE  
GRUMBERG**

la plus précieuse  
des marchandises

« Avec ce miracle de beauté, de force  
et de simplicité, Jean-Claude Grumberg  
nous offre un classique instantané. »

Jean-Luc Porquet, *Le Canard enchaîné*

POINTS

*Delphine Djurdjevic*

## De la persécution à l'extermination des Tsiganes

Les Tsiganes (ou Roms) sont à l'origine des nomades de la région du Pendjab, au nord de l'Inde, qui arrivent en Europe entre le VIII<sup>ème</sup> et le X<sup>ème</sup> siècle. Dès 1899, la police de Bavière tient un registre central des Tsiganes puis une commission chargée de coordonner l'action de la police contre les Tsiganes est créée à Munich. Dès cette période, la persécution contre les Tsiganes en Allemagne est importante.

Avec l'arrivée au pouvoir d'Hitler, dès 1933, la police applique plus rigoureusement la législation existante, à l'encontre des Tsiganes. Les nazis pensaient qu'ils sont racialement "indésirables" et inférieurs, ils mirent donc en place une persécution systématique. La politique nazie d'éradication des Roms commence en 1936, sous la houlette du SS Arthur Nebe. Ce dernier lance des campagnes d'arrestations systématiques, conformément à la loi de décembre 1938 dite du "danger tzigane". Toute personne considérée comme "tsigane", c'est-à-dire ayant au moins un grand-parent rom, et vivant sur le territoire du III<sup>ème</sup> Reich est prise pour cible par les autorités allemandes.



Leur sort s'apparente à celui des Juifs : ils subirent des internements arbitraires, furent soumis au travail forcé et assassinés en masse, comme le montre l'extrait ci-dessous :

En août 1938, Tobias Portschy, gouverneur nazi de la province du Burgenland en Autriche (annexée par l'Allemagne en 1938), écrit dans son mémorandum intitulé « La question tzigane » adressé au ministre de la Justice du Reich :

*« Pour des raisons de santé publique et, en particulier, parce que les Tsiganes ont une hérédité notoirement chargée, que ce sont des criminels invétérés qui constituent des parasites au sein de notre peuple et qu'ils ne sauraient qu'y produire des dommages immenses mettant en grand péril la pureté du sang de la paysannerie frontalière allemande, son genre de vie et sa législation, il convient en premier lieu de veiller à les empêcher de se reproduire et à les soumettre à l'obligation du travail forcé dans des camps de travail, sans les empêcher de choisir l'émigration volontaire vers l'étranger [...] ».<sup>1</sup>*

En 1939, environ un million de Tsiganes vivent essentiellement en Europe orientale. Dans la Grande Allemagne, la majeure partie des 30 000 Tsiganes sont des citoyens allemands ; environ 11 200 d'entre eux vivent en Autriche. Les autorités allemandes arrêtent et font incarcérer les Tsiganes dans des camps de concentration dont ceux de Dachau, Buchenwald ou encore d'Auschwitz-Birkenau dans des conditions de vie et de travail effroyables entraînant souvent la mort.

En décembre 1942, Himmler ordonne la déportation de tous les Tsiganes du grand Reich comme le relate Rodolph Höss, commandant du camp d'Auschwitz dans ses mémoires :

*« En 1942, ordre fut donné d'arrêter sur toute l'étendue du Reich, toutes les personnes de sang tzigane y compris les métis, indépendamment de l'âge et du sexe, et de les expédier à Auschwitz [...]. Les Tsiganes transportés à Auschwitz devaient y rester, dans un « camp familial », pendant la durée de la guerre. [...] Cela dura deux ans. Les Tsiganes aptes au travail furent transférés dans d'autres camps. Mais en août 1944, il restait encore à Auschwitz environ 4 000 Tsiganes qui devaient aller à la chambre à gaz. Jusqu'au dernier moment, ils avaient ignoré ce qui les attendait. Ils ne s'en aperçurent qu'au dernier moment où l'on les achemina par baraques entières vers les crématoires. Il n'était pas facile de les faire entrer dans les chambres à gaz ».<sup>2</sup>*

En France, les autorités de Vichy intensifient les mesures restrictives à l'encontre des Tsiganes à partir de 1940 et de l'établissement du régime collaborationniste. En 1941 et 1942, la police française interne au moins 3000 et peut-être jusqu'à 6000 Tsiganes qui résidaient en France occupée et non occupée. Les autorités françaises expédient relativement peu d'entre eux dans des camps en Allemagne.

En langue rom, le génocide des Tsiganes est désigné sous les termes de "Porajmos" ou "Samudaripen". Il a fallu attendre 1982 pour que ce génocide soit officiellement reconnu comme tel par le chancelier allemand Helmut Schmidt. On ne connaît pas exactement le nombre de Tsiganes tués par le régime nazi mais les historiens estiment que les Allemands et leurs alliés auraient exterminé environ 25% des Tsiganes européens soit jusqu'à 220 000 Tsiganes. La Journée européenne de commémoration du génocide des Tsiganes est organisée chaque 2 août depuis 2015. Peu connus du grand public, les massacres de Tsiganes perpétrés par le régime nazi et certains de ses alliés font l'objet d'études historiques pour mieux les appréhender.

*Delphine Djurdjevic*

<sup>1</sup> Tobias Portschy, « La question tzigane », mémorandum adressé au ministre de la Justice du Reich, août 1938. Cité par Christian Bernadac, *L'Holocauste oublié. Le massacre des Tsiganes*, éditions France-Empire, 1979.

<sup>2</sup> Rudolph Höss, *Le commandant d'Auschwitz parle*, 1958, La Découverte, 2005

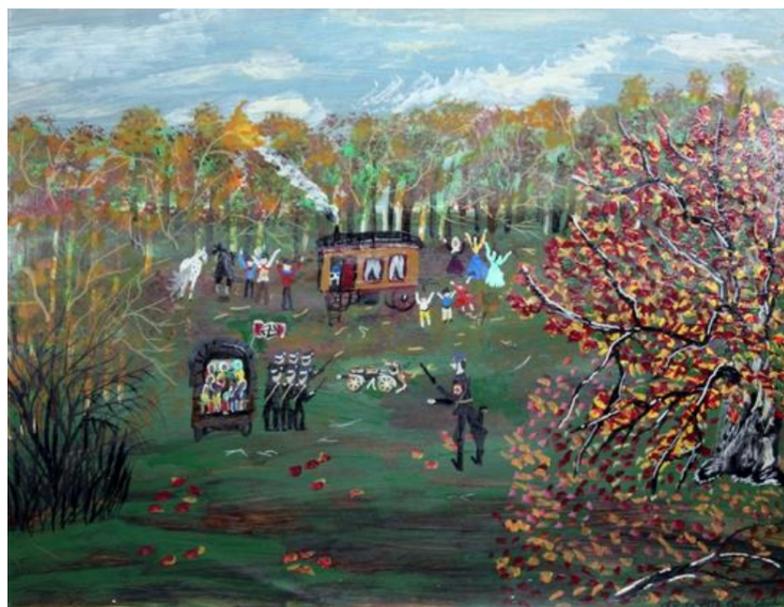
## Des mots et des tableaux

“*Ma peur est de rester à Auschwitz et dans les camps / Auschwitz est mon manteau, Bergen Belsen ma robe*”, *Auschwitz est mon manteau. Et autres chants tsiganes* (Ceija Stojka, 2018).

En Autriche, les Tsiganes étaient représentés par deux communautés : les Roms et les Sintis. Elles regroupaient 12 000 personnes. Entre 1941 et 1944, les Tsiganes autrichiens étaient arrêtés, raflés, puis déportés. 90% d’entre eux n’ont pas survécu.

Le 31 mars 1943, une rafle emporta 3 000 Tsiganes dans la région de Vienne. Parmi eux se trouvaient Ceija Stojka (9 ans), sa mère, et ses cinq frères et sœurs. Séparée de son père depuis deux ans, la jeune fille est conduite à Auschwitz, Ravensbrück, et Bergen Belsen. Revenue des camps, elle est survivante alors qu’une partie de sa famille a été assassinée. Bien des années plus tard, en 1986, alors que certains survivants ont déjà entamé leur devoir de mémoire, Ceija Stojka remarque que les Tsiganes ne sont jamais cités. Pour cette communauté, évoquer la Porajmos\* est tabou. Ce grand silence est brisé grâce à elle. C.Stojka devient la première rescapée Tsigane à témoigner.

Étant pratiquement analphabète, son histoire est retranscrite à travers des dessins. A l’aide d’un pinceau, de son doigt, d’acrylique... elle ne cesse d’illustrer pour laisser son empreinte et que cette période de sa vie ne soit jamais oubliée. Pendant 20 ans, Ceija dessine tous les jours, sans baisser les bras, pour qu’aucune victime ne soit oubliée. Ses œuvres sont considérées comme « brutes », parfois « trop émotionnelles » par le public. On y voit beaucoup de couleurs. Chaque toile représente ce qu’elle a subi. En ayant pris conscience de la gravité du silence, Ceija Stojka a dressé une véritable conscience historique à travers ses nombreux témoignages.



*Ceija Stojka, Sans titre, 1993*  
Acrylique sur carton



*Ceija Stojka, Ravensbrück, 2008/2009*  
Acrylique sur toile

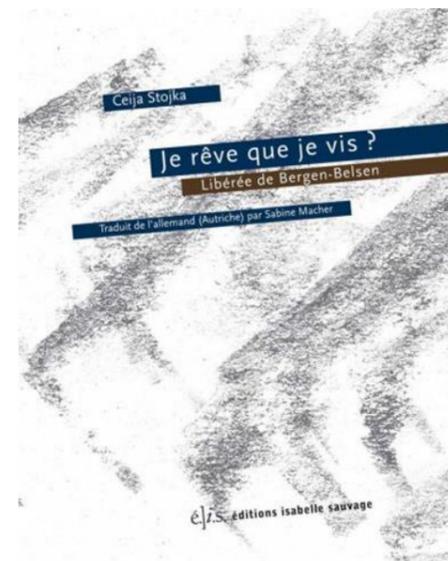
Ce qui est marquant dans ses travaux, est la naïveté de son coup de crayon. Il ne faut pas oublier que ses souvenirs des camps ne peuvent pas être vus autrement qu’avec des yeux d’enfants. C’est pourquoi, ses retranscriptions ressemblent à des dessins d’enfants. Les corps sont tous représentés de la même manière. Pour les différencier, il faut se tenir aux uniformes et aux couleurs. Puisqu’elle ne sait pratiquement ni écrire ni lire, aucun titre n’est donné à ses œuvres. Un détail qui appuie fortement sur l’émotion que dégage ces toiles. Nous sommes confrontés à une situation que nous devons comprendre par nous-même.

Le témoignage le plus connu est la représentation de son œil. Peint sur la totalité de la surface du carton, nous sommes plongés directement dans la vision de Ceija à 9 ans. Sa pupille nous fixe mais ce n'est pas nous qu'elle regarde. Dans son blanc d'œil sont reflétés les éléments les plus frappants de la mémoire de Ceija. A gauche des corbeaux sont en train de se diriger vers la droite pour rejoindre les camps que l'on identifie grâce à la croix gammée et à la tête de mort dessinée sur la même ligne qu'une ligne de barbelé. Ces oiseaux doivent traverser la pupille de l'enfant, ce qui insiste sur la vue constante et directe sur la mort tout autour d'elle.



*Ceija Stojka, Sans titre, 1995,  
Acrylique sur carton*

Son travail de mémoire ne s'arrête pas aux œuvres picturales. Bien que considérée comme analphabète, Ceija Stojka se lance dans l'écriture et pose ses mots dans un style poétique. Son livre *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen Belsen* retrace les 4 mois où elle était prisonnière dans le camp allemand au début de l'année 1945, puis les événements suivant la libération de ce camp le 15 avril de cette même année. A travers les mots francs de l'auteure nous faisons face à l'histoire peu connue des Roms emprisonnés par le régime nazi. Comme elle le décrit, nous suivons son chemin dans les « montagnes de morts ». De la même manière que pour ses dessins, elle cherche à faire parler la Ceija de 10 ans et non de 55 ans. A ce jeune âge, il est unimaginable de penser que l'Homme soit capable d'une telle cruauté. Son ouvrage est conçu de manière à ce que nous même, nous réalisons l'horreur et l'inhumanité présentes dans le camp de Bergen Belsen derrière le regard naïf d'un enfant.

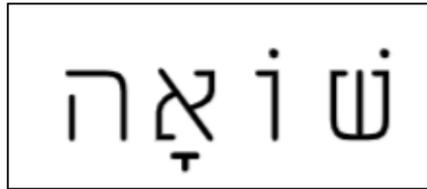


*Je rêve que je vis ? Ceija Stojka, 2016*

Outre son récit historique décrivant l'avant, le pendant, et l'après le camp, Ceija Stojka s'engage à nous transmettre sa force de survie. Pour elle c'est une joie de livrer ce témoignage, c'est la fierté de sa vie. Elle a accompli son devoir, et a libéré la parole des Tsiganes.

***Raphaëlle Zelkowitz, 2022***

## Le mot « Shoah »



« Shoah » n'a pas toujours été le terme utilisé pour désigner le génocide juif. Devant la nature de ce crime, il a fallu trouver un mot pour désigner le fait. Selon les époques et les politiques qui se sont succédé, le choix du vocabulaire a varié et fait toujours polémique.

### Génocide ? Holocauste ? Hourbane ? Shoah ?

Winston Churchill, août 1941 : « Nous sommes en présence d'un crime sans nom. »

Remontons tout d'abord aux mots employés par les bourreaux : « solution finale » (*Endlösung*) est associé au lexique de la mise à mort : « les chambres à gaz sont appelées *Spezialeinrichtungen*, « installations spéciales », et le gazage *Sonderbehandlung*, « traitement spécial ». La manipulation et la dissimulation de la langue utilisée par les nazis ne peut donc en aucun cas servir aujourd'hui de dénomination.

Du côté des victimes juives, une fois l'ampleur du massacre connue, le mot « hourbane » est apparu dans le vocabulaire. Il peut se traduire par « destruction ». Il sert à désigner les moments-clefs des persécutions du peuple juif dans l'Histoire (la destruction des temples de Jérusalem, les persécutions de la Première Guerre mondiale). Ce terme n'est pas resté pour deux raisons principales : il revêt une forte connotation religieuse et ne permet pas de désigner toutes les victimes (handicapés, tsiganes, homosexuels...).

En 1945, « génocide » vient tenter de combler le vide laissé par le crime nazi. C'est un néologisme (« nouveau mot ») forgé par Raphaël Lemkin qui signifie, par l'association de « genos » et « cide », « tuer, détruire ceux qui appartiennent au même groupe ethnique ». Il est utilisé pour la première fois lors du procès de Nuremberg. Il a été depuis adopté par les Nations Unies pour désigner, parfois rétroactivement, des crimes tels que le génocide arménien, cambodgien, Tutsi... La problématique posée par ce terme est d'abord qu'il est de nature juridique : les critères pour entrer sous la dénomination « génocide » sont parfois ambigus ou insuffisants. Le préfixe « genos » suppose que le crime est avant tout biologique : que faire des exactions commises au nom de la religion, de l'appartenance culturelle ou sexuelle ?

« holocauste » et « shoah » sont au départ des mots sans majuscules qui appartiennent à un vocabulaire quotidien, à un usage de la langue ordinaire. Les deux termes ont également un autre point commun : ils sont utilisés aussi dans les écrits religieux. Ils désignent l'un et l'autre, une « catastrophe », « un désastre » en tant qu'événement marquant. Ils n'ont pas encore la dimension conceptuelle qu'on leur donnera plus tard. C'est ce sens premier qui est souligné par les sites (par exemple Lumni : « terme signifiant catastrophe en hébreu. Le mot shoah est utilisé par les juifs eux-mêmes pour décrire le massacre dont ils furent l'objet sous le régime nazi. »). De plus, deux oeuvres cinématographiques vont consacrer ces mots aux yeux du grand public : *Holocauste*, série de documentaires diffusés par la NBC en 1979 et *Shoah* de Lanzmann en 1985. Sur le site [larousse.fr](http://larousse.fr), il est indiqué que « le nom de Shoah a été officialisé le 19 août 1953 par une loi de la Knesset, le Parlement de l'État d'Israël, instituant la date hébraïque du 27 nissan – jour anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie (19 avril 1943) – comme Yom Hasho'ah, journée du Souvenir. » Les raisons qui président au fait que nous préférons, en Europe, parler de Shoah plutôt qu'Holocauste sont nombreuses et complexes (s'y mêlent des raisons politiques, historiques, religieuses et culturelles).

Depuis plusieurs décennies maintenant, le terme Shoah s'impose de plus en plus dans les discours, les études et les analyses historiques. Néanmoins le débat autour de son usage est toujours vif car il recouvre lui aussi des limites lexicales notamment car il ne sert qu'à désigner une période limitée dans le temps, celle de l'extermination, principalement, des juifs par les nazis. Les crimes commis en amont de 1940 et les conséquences a posteriori sur les victimes n'entrent pas dans son acceptation.

Sans nul doute qu'on débattrait encore longtemps du meilleur terme pour nommer ce que peut être aucun mot n'a finalement le pouvoir de nommer. Pour autant, cela ne constitue en aucune raison de ne pas continuer à en parler.

*Emécé*

Cet article est une synthèse de l'excellent document contenu dans : <https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2006-1-page-337.htm>

## Zakhor : l'urgence de la trace

Comment exprimer sa vie quand il ne reste plus que survivre ?

De nombreux juifs ont tenté de conserver ce qui pouvait l'être tant dans les ghettos qu'après-guerre. Une façon sans nul doute de se maintenir eux-mêmes en vie. Témoigner et faire témoigner pour résister. Vaincre le désespoir, le cynisme, la menace d'extermination physique et culturelle. Zakhor signifie « Souviens-toi » en hébreu. C'est un ordre donné par Dieu aux Juifs.

Mémoriser dans l'urgence. Archiver dans l'urgence. Savoir ce qui est important. Savoir que tout est important. Ecrire et faire écrire comme un moyen de s'échapper de la réalité ou plus encore la dépeindre le plus fidèlement possible pour la vaincre.

C'est ce que fit le juif polonais Emanuel Ringelblum, auteur des *Chroniques du ghetto de Varsovie*. Dès le début des années 40, il se retrouve prisonnier avec sa famille dans le ghetto de Varsovie. Il y coordonne l'opération secrète « Allégresse du Chabbat », rassemblant de nombreux juifs. Ils parviennent à réunir environ 25 000 pages d'informations sur le mode de vie dans les ghettos et le camp de Treblinka, enterrant le tout sous terre pour conserver à l'abri des nazis les traces de leur vécu, leur imaginaire, leur réalité. Nous pouvons retenir cette figure comme celle absolue du devoir de mémoire.

D'autres ont trouvé la force de transmettre, non pas immédiatement leur vécu mais avec le recul des années sous la forme de souvenirs. Par exemple Elie Buzyn dans son livre *J'avais 15 ans, vivre, survivre, revivre* publié en 2018. Il redonne vie à ses souvenirs pourtant hantés par la mort. Elie Buzyn est venu au lycée Fénelon Sainte Marie témoigner de son expérience le 8 février 2022 pour les membres du Train de la Mémoire, ce qui nous enrichit fortement et nous a préparé pour le trajet en novembre.

D'une autre manière, le roumain Aharon Appelfeld s'échappe de la réalité dans un élan poétique en s'inspirant des horreurs qu'il a vécues dans son roman *Adam et Thomas* paru en 2014. Cette histoire de deux jeunes garçons qui survivent dans la forêt pour ne pas se faire attraper par les nazis invite à la réflexion sur le courage, la haine, et l'amour, dans une période où il est difficile d'y croire. Ici le devoir de mémoire passe par la fiction.

*Antoine Davy de Virville & Jules de Vogüe, élèves de Première, Lycée Fénelon Sainte-Marie*

## Quelques notes ... Musique et Shoah

Sans un mot, mais avec des notes... On peut raconter au présent ou au passé l'horreur et le désespoir de la Shoah sans utiliser un seul mot. Par les notes. Par la musique.

Pour certains ce fut même un moyen de survivre et d'échapper à l'extermination dans les camps. Alma Rosé, violoniste juive, réussit en effet à créer un orchestre féminin dans le camp d'Auschwitz-Birkenau. Issue d'une famille de musiciens, elle se fit remarquer dès son entrée dans le camp en 1943 et fut chargée de diriger un orchestre de musiciennes. Ce groupe joua pour les prisonniers ou pour les gardiens. Cette organisation au premier abord inouïe, chargée de jouer au milieu du désastre, eut des avantages majeurs. Alma Rosé fut nommée "kapo" et put ainsi offrir à ses musiciennes un meilleur logement, des rations supplémentaires et des dispenses d'affectations dans des kommandos extérieurs. Une aide essentielle qui permit de sauver une cinquantaine de femmes jusqu'à sa mort en 1944.

Pour d'autres, la musique offrit la possibilité d'échapper au traumatisme, de trouver une raison de vivre malgré la tristesse et la douleur. L'histoire, de Wladyslaw Szpilman, ayant inspiré le film *Le Pianiste*, illustre le rôle prédominant de la musique dans la vie psychologique de membres de ghettos. Déporté et écarté de sa famille, Wladyslaw Szpilman a su se terrer dans un ghetto de Varsovie jusqu'à la fin de la guerre. Dans le froid, le manque et la douleur, seul le piano a pu lui porter secours et le pousser à lutter pour sa survie. Ainsi, sa passion lui a permis de fermer les yeux sur l'horreur qu'il subissait afin de limiter sa peine.

Pour d'autres enfin, la musique permet l'évocation. Ainsi, pour le compositeur juif américain Steve Reich, auteur de musique répétitive, avec la pièce *Different Trains*. C'est un quatuor à cordes de 1988 qui intègre des bruits de sirènes et des voix de survivants de la Shoah. Il évoque les trains de déportés vers le camp d'Auschwitz et d'ailleurs.

*Antoine Davy de Virville & Jules de Vogüe, élèves de Première, Lycée Fénelon Sainte-Marie*

## Le camp de Saliers



Quand on descend dans le Sud, en route pour la Camargue, les flamands roses et les couchers de soleil sur les étangs, route d'Arles, sur le bas-côté gravillonné, au milieu de nulle part, un objet non identifié en rouille s'érige.

A l'approche, on distingue plus précisément l'objet : il s'agit d'un mémorial. Surprise : peu de gens savent l'existence de ce monument et moins encore en connaissent l'histoire.

*Mémorial pour les Tsiganes à Saliers. Le camp était en face au bord de la route, dos du Mémorial*

Quelques recherches sur Wikipédia, sur le site du Centre d'Histoire et de la Déportation de Lyon et sur cercleshoah.org vous apprendront que :

- Le camp a été construit, en zone libre par le régime de Vichy, en 1942. Il devait s'agir d'un camp « modèle » (il a été pensé par un architecte, Van Migom !) pour montrer que l'on pouvait rééduquer les nomades à vivre en personnes « civilisées », c'est-à-dire sédentarisées. Cela servait aussi l'intérêt de contrôler et de fixer dans un lieu identifier cette population indésirable (décret du 04 avril 1940).
- Ce sont les premiers prisonniers du camp qui vont en achever la construction, ils viennent souvent d'un autre camp, Rivesaltes.
- Les conditions insalubres du camp (chaleur en été, froid en hiver, boue, moustiques, surpeuplement, rations alimentaires insuffisantes, travail harassant) causeront la mort de 25 personnes sur les 700 environ qui seront internées.
- Le camp sera bombardé en août 1944 par l'aviation anglo-américaine qui croit atteindre un camp allemand. Il est fermé officiellement le 15 octobre 1944.
- En 1952, les restes du camp servent de décor au film de Clouzot, *Le Salaire de la Peur*. Le cinéaste promet alors de détruire décor et bâtiments contre l'usage du lieu pour le tournage. Le site retourne à une fonction agricole.
- En 2006, sous l'impulsion d'une dynamique mémorielle, des personnalités politiques locales et plusieurs associations travaillant à la reconnaissance du génocide de tsiganes, ont inauguré le mémorial.

Pour trouver le mémorial : [43° 39' 47" nord, 4° 28' 50" est](#) - route départementale 37 reliant Albaron à Saliers

Pour en savoir plus : [https://memoirenet.pagesperso-orange.fr/articlefd2d.html?id\\_article=247](https://memoirenet.pagesperso-orange.fr/articlefd2d.html?id_article=247) <https://www.youtube.com/watch?v=NvZr6L22Sdg>  
[https://www.francetvinfo.fr/culture/arts-expos/photographie/lhistoire-oubliee-des-tsiganes-internes-par-vichy-en-camargue\\_3357939.html](https://www.francetvinfo.fr/culture/arts-expos/photographie/lhistoire-oubliee-des-tsiganes-internes-par-vichy-en-camargue_3357939.html)

Sources Photos : <https://www.cercleshoah.org/spip.php?article466>

Sources contenues de l'article : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Camp\\_de\\_Saliers](https://fr.wikipedia.org/wiki/Camp_de_Saliers) <https://www.chrd.lyon.fr/chrd/objet-phare-musee/le-camp-de-saliers>  
<https://www.cercleshoah.org/spip.php?article466>

## La pierre de Siegfried Fiskus

Cette pierre a été posée le 4 mars 2022 à Stuttgart au 15 rue Weimar, lieu de naissance de mon oncle Serge Foder. Cette commémoration organisée par l'association de Mr Volker Mall a été bouleversante, notamment lorsque Volker Mall à la guitare, accompagné d'un ami violoniste, a interprété en Français le Chant des Partisans ... Bouleversante car cette rencontre franco-allemande avait lieu le 4 mars 2022, huit jours après l'invasion de l'Ukraine. (Mme Catherine Veber Consule générale de France était également présente).

Lors de ma brève intervention, j'étais épaulé par le Commandant Caudelier qui assurait la traduction en Allemand. Il représentait la Société germano-française. Après la commémoration nous nous sommes retrouvés à quelques-uns dans un « bistrot » au début de la rue Weimar. Tandis que Muriel Klein-Zolty et Monique Slama s'entretenaient avec des responsables des STOLPERSTEIN de Stuttgart, je répondais aux questions d'Oliver Stenzel, la traduction étant assurée par Mme Neri-Kaiser, franco-allemande. Il s'est surtout intéressé « au tabou familial » : un adolescent communiste dans une famille juive pratiquante.



Mais est ce que mon oncle était communiste ?

Dans notre travail mémoriel avec Muriel Klein-Zolty, il y a encore des zones d'ombre :

- En septembre 42, c'est Mr Jacques Grelier proviseur au Lycée Emile Duclaux d'Aurillac qui l'a aidé à avoir des faux papiers au nom de Serge Foder, nom qu'il a conservé jusqu'à son décès en janvier 45 à Haifingen. Est-ce que Mr Jacques Grelier faisait partie d'un réseau de résistance ?

- A l'automne 42, c'est Mme Simone Spanien, assistante sociale de l'UGIF (épouse de Maître Samuel Spanien, avocat de Léon Blum lors du procès de Riom début 1942) qui lui a trouvé un refuge à Busset à côté de Vichy (Pétain allait se reposer dans les jardins du château de Bourbon Busset).

On ne sait toujours pas qui a caché les 3 enfants Foder à Busset, mais Mme Monnot l'ancienne secrétaire de la mairie de Busset en épluchant les archives communales a constaté que plusieurs familles juives ont été cachées à Busset.

- En septembre 43, il a intégré l'école de préparation militaire d'Epinal délocalisée à Montélimar, comme répétiteur. Ses faux vrais papiers devaient être de grande qualité. On ne sait toujours pas qui lui a permis d'intégrer cette école préparatoire. Dans les papiers conservés par ma mère (qui est décédée en 1986), on a plusieurs courriers de Michel Sanouillet, Sergent FFI qui était son responsable de réseau ; Il le connaissait uniquement sous le nom de Foder, il ne savait pas qu'il était Juif, par contre il savait qu'il était au MNCR. Mais depuis quand ?

-Fin 43 début 44, le MNCR était un mouvement qui regroupait aussi bien des communistes que des catholiques (notamment l'abbé Glasberg, le cardinal Saliege...) des protestants, des agnostiques, des juifs progressistes comme le philosophe Vladimir Jankelevitch... Serge Foder a été arrêté le 22 juin 1944, sur dénonciation semble-t-il, d'après un courrier de Michel Sanouillet qui est devenu un spécialiste du Dadaïsme après la guerre).

Il a été déporté le 31/7/1944 par le Convoi 77 destination Auschwitz. Grâce à Volker Mall, nous connaissons son parcours de déporté travailleur forcé dans les camps nazis. C'est aussi grâce à Volker Mall que nous avons entrepris ce travail de mémoire suite à un entretien entre Mr Mall et Mme Klein-Zolty.

Mais ce travail de mémoire, effectué en lien avec l'Association du Convoi 77, nous a incités à nous intéresser à Alois Brunner. Ce BOURREAU NON ORDINAIRE, cet exécuter des basses oeuvres d'Eichmann a été responsable des rafles des maisons de l'UGIF en région parisienne du 22 au 26 juillet 1944. Il était présent lors de ces rafles. Plus de 300 enfants ont été déportés par le Convoi 77. Signalons qu'Alois Brunner a été condamné par contumace à la perpétuité par la justice française en mars 2001 pour crime contre l'humanité suite à la rafle des maisons d'enfants. A ce sujet, nous vous recommandons de voir le documentaire de Philippe Tourancheau sur Alois Brunner qui date de 2018. Nous vous conseillons de lire le livre de Didier Epelbaum toujours sur Alois Brunner. Cependant ce livre qui a paru en 1990 est épuisé.

Après cette commémoration du jeudi 4 mars, nous étions, le vendredi 5 mars 2022 au Mémorial d'Haifingen, au Cimetière de Taifingen et à l'exposition à la Mairie de Taifingen en présence de Volker Mall et de Feli Higi (qui enseigne le français près de Stuttgart). Je communiquerai plus tard sur ces moments. L'après-midi : nous avons rencontré, en compagnie de Feli Higi, dans un salon de thé de Tübingen, Michael Uhl, historien de la région de Stuttgart qui vient de publier un livre sur Betty Rosenfeld. Betty est née en 1907 à Stuttgart. Après avoir migré en Palestine au début des années 30, elle s'est engagée comme infirmière dans les brigades internationales en Espagne. Elle s'est réfugiée en France lors de la défaite des républicains. Elle a été internée dans différents camps dans le sud de la France... A l'automne 42 elle a été transférée à Drancy et déportée à Auschwitz et semble-t-il gazée à l'arrivée du Convoi. En 2015 une Stolperstein a été posée à son nom dans une rue à proximité de la rue Weimar. Michael Uhl nous a décrit avec moult détails son travail de recherche. Il s'est rendu en France, en Espagne, en Israël, aux Etats-Unis... Son livre n'est pas encore traduit en Français. Je crois que Michael Uhl ainsi que son livre intéresseront Mr Oliver Stenzel.



*Autour de la pierre d'achoppement de Siegfried Fiskus se dressent (de gauche à droite) : Monique Slama, le neveu de Siegfried Fiskus / Marc Genzel, la consule générale de France Catherine Veber / Muriel Klein-Zolty, Volker Mall du mémorial du camp de concentration de Hailfingen-Tailfingen / et Pierre Caudrelier de la Société germano-française.*

*Photo : Jens Volle*



*Harald Roth (à g.) et Volker Mall du mémorial du camp de concentration de Hailfingen-Tailfingen.*

*Photo : Jens Volle*

***Marc GENZEL, neveu de Serge FODER***

## Le point Godwin

Peut-être vous est-il déjà arrivé (ou cela vous arrivera), au cours d'une conversation, que votre interlocuteur vous dise, d'un air goguenard : « On sent que tu atteins bientôt le point Godwin, là ! ».

Devant l'assemblée réunie, on sourit bêtement devant l'anéantissement de notre brillante argumentation : peu importe que l'on ait eu raison de se défendre, cette simple boutade mettra fin au sujet ; il sera temps de passer au temps qu'il fait et au démarrage des soldes d'été.



Au-delà d'une expression dont on commence déjà à oublier le sens à cause des déformations successives qu'on lui a fait subir (comme la loi de Murphy et les tartines de beurre), le point Godwin ne sert pas simplement à mettre fin à une conversation qu'on juge ennuyeuse.

Elle renvoie en réalité au nazisme. Mike Godwin, un avocat américain avait remarqué que plus une discussion s'éternisait, « *plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les Nazis ou Hitler s'approche de 1* ». Notamment sur les réseaux sociaux, Mike remarque que lorsque les argumentations s'essoufflent, les interlocuteurs ont tendance à se traiter de nazis, de juger une opinion opposée comme totalitaire, voire de se réduire les uns les autres à des Hitler du web.

Ce phénomène avait déjà été remarqué par le philosophe Léo Strauss en 1950 qui l'appelle « *reductio ad Hitlerum* » pour signifier que lorsqu'un interlocuteur est à bout d'argument, il est en « *réduit à Hitler* ».

Par exemple, traiter les femmes militant pour le féminisme de « *féminazies* », c'est réduire le combat politique de ces femmes à une idéologie totalitaire et suggérer que leur lutte peut être associée à un crime. Il s'agit donc bien d'un vocabulaire outrancier, hyperbolique qui ne vient finalement que souligner le vide de la pensée de celui qui le prononce. C'est également le signe d'un refus de débattre plus avant et cette ultime phrase lancée prouve l'échec de votre interlocuteur.

Alors, relevez la tête face à celui qui vous a lancé cette phrase (dans un post ou dans une soirée) et dites à votre interlocuteur qu'utiliser une telle expression est bien le plus bas point de la discussion qu'on puisse atteindre !

*Emécé*

## Célébration du 20 Janvier 2022 au lycée Notre Dame de Sion Evry Inauguration de l'allée des Justes

Jeudi 20 janvier 2022, Notre-Dame de Sion célèbre comme tous les ans la fête des écoles de la Congrégation. En effet, Le 20 janvier 1842, [Alphonse Ratisbonne](#), un de nos pères fondateurs, eut, à Rome, une apparition muette de la vierge Marie, qui changea sa vie mais aussi la nôtre, nous qui partageons le charisme de Sion.

Lors du dernier train, le thème des Justes avait été traité par l'équipe de jeunes et d'adultes après qu'ils aient découvert que 7 sœurs et 1 frère de Sion furent décorés Justes parmi les Nations : Mère Magda, Sr Joséphine, Mère Francia, Sr Agnese Maria, Mère Marie Dora, Sr Agnesa, Mère Marie Augustine et Père Théomir Devaux ([biographies ci-dessous](#))

Le contexte sanitaire de ces deux dernières années ne nous avait pas permis de marquer ces distinctions de manière solennelle. C'est chose faite depuis le 20 janvier dernier : notre allée des Justes que nous avons uniquement pu nommer il y a deux ans s'est parée de 8 stèles en mémoire aux 7 sœurs et au frère de Sion distingué.

Les élèves de chaque niveau ont rendu hommage à un Juste parmi les nations en lisant sa [biographie](#) devant la stèle qui a été érigée en son honneur.

*Delphine Le Roux, Directrice adjointe du lycée Notre Dame de Sion Evry*



Les 6èmes rendent hommage  
à **Mère Madga**



Les 5èmes rendent hommage  
à **Soeur Joséphine**



Les 4èmes rendent hommage  
à **Mère Francia**



Les 3èmes rendent hommage  
à **Soeur Agnese Maria**



Les Secondes rendent hommage  
à **Mère Marie Dora**



Les 1ères rendent hommage  
à **Soeur Agnesa**



Les Terminales rendent hommage  
au **Père Théomir Devaux**



Inauguration d'une des stèles par Soeur Marie-Christine et Mme Bathilde,  
Chef d'Établissement

Cette célébration a particulièrement fait écho à chacun d'entre nous, puisque  
ce jour commémorait également les 80 ans de la conférence de Wannsee.

*Les leçons persanes, Vadim Perelman, 2021*



Le cinéma est une partie importante pour la mémoire historique. Plusieurs films et documentaires ont été réalisés pour parler de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah. Illustrer l’histoire est une chose très difficile. Regarder les mises en scène de l’histoire n’est pas une option.

Le 31 mars 2021, le film de Vadim Perelman *Les Leçons Persanes* est sorti au cinéma. Il retrace l’histoire fictive de Gilles, fils du rabbin d’Anvers arrêté par les Allemands alors qu’il tente de fuir la Suisse. Pris au piège avec d’autres Juifs, les autorités allemandes ont pour ordre de les fusiller dans une forêt. Témoin du meurtre d’une dizaine de Juifs, Gilles prétend être Persan et non un Juif. Pour soutenir son mensonge, il sort de son manteau un livre en langue persane. Sans le savoir, il vient de se sauver la vie. Par le plus grand des hasards, l’officier Klaus Koch recherche un Persan afin d’apprendre cette langue étrangère pour des raisons personnelles. C’est ainsi que Gilles se retrouve dans une situation très dangereuse. Il risque d’être tué si son mensonge est découvert. Devenu le “protégé” de l’officier, Gilles n’est pas soumis au travail forcé avec les autres prisonniers. Il se retrouve d’abord en cuisine, puis doit tenir à jour la liste des noms des nouveaux arrivants dans le camp. Chaque nom inscrit est gravé dans sa mémoire. Lors de la libération des camps, les Allemands ont l’obligation de détruire toutes preuves de la Solution finale. Toutes les listes des noms sont brûlées.

Ce film insiste réellement sur la destruction de preuves. Le film s’ouvre et se ferme sur ce thème.

Lors du voyage à Auschwitz avec l’association du Train de la Mémoire, une cérémonie des noms est organisée. La lecture de noms est non négligeable pour honorer la mémoire de toutes les victimes de la Shoah. Grâce à ce film, vous réaliserez l’importance de cet hommage. Mais ce n’est pas le seul sujet traité dans *Les Leçons Persanes*. Sans en dire trop et vous laisser découvrir ce film, attendez-vous à rencontrer des personnages faisant mémoire de toute catégorie des personnes faites prisonnières par les nazis.

Un très beau film dans le sens de la mémoire mais également dans celui de l’esthétique. Les décors, la luminosité, les cadrages, le jeu des acteurs, les dialogues, vous plongent pendant deux heures dans la vie de Gilles. L’émotion ne vous échappera pas.

*Raphaëlle Zelkowicz, 2022*